

ŒUVRES

COMPLETTES

DE J. J. ROUSSEAU.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENÈVE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME DIX-HUITIÈME.

A PARIS,

chez { BÉLIN, Libraire, rue St. Jacques, n°. 26.
CAILLE, rue de la Harpe, n° 150.
GRÉGOIRE, rue du Coq St. Honoré.
VOLLAND, quai des Augustins, n°. 25.

1 7 9 3.

LES
CONFESSIONS
DE
DE J. J. ROUSSEAU.

Mémoires. Tome III.

A

LES

CONFESIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.



LIVRE HUITIÈME.

J'AI dû faire une pause à la fin du précédent livre. Avec celui-ci commence dans sa première origine la longue chaîne de mes malheurs.

Ayant vécu dans deux des plus brillantes maisons de Paris, je n'avais pas laissé, malgré mon peu d'entregent, d'y faire quelques connaissances. J'avais fait entr'autres chez *Mme. Dupin* celle du jeune prince héréditaire de *Saxe-Gotha*, et du baron de *Thun* son gouverneur. J'avais fait chez *M. de la Poplinière* celle de *M. Seguy*, ami du baron de *Thun*, et connu dans le monde littéraire par sa belle édition de *Rousseau*. Le baron

nous invita, M. *Seguy* et moi, d'aller passer un jour ou deux à Fontenai-sous-Bois, où le prince avait une maison. Nous y fûmes. En passant devant Vincennes, je sentis à la vue du donjon un déchirement de cœur dont le baron remarqua l'effet sur mon visage. A souper le prince parla de la détention de *Diderot*. Le baron, pour me faire parler, accusa le prisonnier d'imprudencé : j'en mis dans la manière impétueuse dont je le défendis. L'on pardonna cet excès de zèle à celui qu'inspire un ami malheureux, et l'on parla d'autre chose. Il y avait là deux allemands attachés au prince. L'un appelé M. *Klupffel*, homme de beaucoup d'esprit, était son chapelain et ensuite son gouverneur, après avoir supplanté le baron : l'autre était un jeune homme appelé M. *Grimm*, qui lui servait de lecteur en attendant qu'il trouvât quelque place, et dont l'équipage très-mince annonçait le pressant besoin de la trouver. Dès ce même soir *Klupffel* et moi commençâmes une liaison qui bientôt devint amitié. Celle avec le sieur *Grimm* n'alla pas tout-à-fait si vite ; il ne se mettait guère en avant, bien éloigné de ce ton avantageux que la prospérité lui donna dans la suite. Le lende-

main à dîner l'on parla de musique ; il en parla bien. Je fus transporté d'aise en apprenant qu'il accompagnait du clavecin. Après le dîner on fit apporter de la musique. Nous musicâmes tout le jour au clavecin du prince, et ainsi commença cette amitié qui d'abord me fut si douce, enfin si funeste, et dont j'aurai tant à parler désormais.

En revenant à Paris, j'y appris l'agréable nouvelle que *Diderot* était sorti du donjon, et qu'on lui avait donné le château et le parc de Vincennes pour prison sur sa parole, avec permission d'y voir ses amis. Qu'il me fut dur de n'y pouvoir courir à l'instant même ! mais retenu deux ou trois jours chez *Mme. Dupin* par des soins indispensables, après trois ou quatre siècles d'impatience, je volai dans les bras de mon ami. Moment inexprimable ! Il n'était pas seul ; d'*Alembert* et le trésorier de la Sainte-Chapelle étaient avec lui. En entrant je ne vis que lui, et je ne fis qu'un saut, qu'un cri ; je collai mon visage sur le sien, je le serrai étroitement sans lui parler autrement que par mes pleurs et par mes sanglots ; j'étouffais de tendresse et de joie. Son premier mouvement, sorti de mes bras, fut de se tourner vers l'ecclésiastique, et de

6 LES CONFESIONS.

lui dire : vous voyez, Monsieur, comment m'aiment mes amis.

Tout entier à mon émotion, je ne réfléchis pas alors à cette manière d'en tirer avantage. Mais en y pensant quelquefois depuis ce temps-là, j'ai toujours jugé qu'à la place de *Diderot*, ce n'eût pas été la première idée qui me serait venue.

Je le trouvais très-affecté de sa prison. Le donjon lui avait fait une impression terrible ; et quoiqu'il fût fort agréablement au château, et maître de ses promenades dans un parc qui n'est pas même fermé de murs, il avait besoin de la société de ses amis pour ne pas se livrer à son humeur noire. Comme j'étais assurément celui qui compatissait le plus à sa peine, je crus être aussi celui dont la vue lui serait la plus consolante ; et tous les deux jours au plus tard, malgré des occupations très-exigeantes, j'allais, soit seul, soit avec sa femme, passer avec lui les après-midi.

Cette année 1749, l'été fut d'une chaleur excessive. On compte deux lieues de Paris à Vincennes. Peu en état de payer des fiacres, à deux heures après midi, j'allais à pied quand j'étais seul, et j'allais vite pour arriver plutôt. Les arbres de la route toujours élagués, à la

mode du pays, ne donnaient presque aucune ombre ; et souvent rendu de chaleur et de fatigue , je m'étendais par terre , n'en pouvant plus. Je m'avisai , pour modérer mon pas , de prendre quelque livre. Je pris un jour le mercure de France ; et tout en marchant et le parcourant , je tombai sur cette question proposée par l'académie de Dijon pour le prix de l'année suivante : *Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs ?*

A l'instant de cette lecture , je vis un autre univers , et je devins un autre homme. Quoique j'aie un souvenir vif de l'impression que j'en reçus , les détails m'en sont échappés depuis que je les ai déposés dans une de mes quatre lettres à M. de *Malsherbes*. C'est une des singularités de ma mémoire qui mérite d'être dite. Quand elle me sert , ce n'est qu'autant que je me suis reposé sur elle ; si-tôt que j'en confie le dépôt au papier , elle m'abandonne ; et dès qu'une fois j'ai écrit une chose , je ne m'en souviens plus du tout. Cette singularité me suit jusque dans la musique. Avant de l'apprendre , je savais par cœur des multitudes de chansons : si-tôt que j'ai su chanter des airs notés , je n'en ai pu retrouver

3 LES CONFESIONS.

aucun , et je doute que de ceux que j'ai le plus aimés , j'en pusse aujourd'hui redire un seul tout entier ,

Ce que je me rappelle bien distinctement dans cette occasion , c'est qu'arrivant à Vincennes , j'étais dans une agitation qui tenait du délire. *Diderot* l'aperçut ; je lui en dis la cause , et je lui lus la prosopopée de *Fabrizius* , écrite en crayon sous un chêne. Il m'exhorta de donner l'essor à mes idées , et de concourir au prix. Je le fis ; et dès cet instant , je fus perdu. Tout le reste de ma vie et de mes malheurs fut l'effet inévitable de cet instant d'égarement.

Mes sentimens se montèrent avec la plus inconcevable rapidité au ton de mes idées. Toutes mes petites passions furent étouffées par l'enthousiasme de la vérité , de la liberté , de la vertu ; et ce qu'il y a de plus étonnant , est que cette effervescence se soutint dans mon cœur durant plus de quatre ou cinq ans , à un aussi haut degré peut-être qu'elle ait jamais été dans le cœur d'aucun autre homme. Je travaillai ces discours d'une manière bien singulière , et que j'ai presque toujours suivie dans mes autres ouvrages. Je lui consacrais les insomnies de mes nuits. Je méditais dans mon lit les yeux

fermés, et je tournais et retournais mes périodes dans ma tête avec des peines incroyables ; puis quand j'étais parvenu à en être content, je les déposais dans ma mémoire jusqu'à ce que je pusse les mettre sur le papier : mais le temps de me lever et de m'habiller me faisait tout perdre ; et quand je m'étais mis à mon papier, il ne me venait presque plus rien de ce que j'avais composé. Je m'avisai de prendre pour secrétaire Mine. le *Vasseur*. Je l'avais logée avec sa fille et son mari plus près de moi, et c'était elle qui, pour m'épargner un domestique, venait tous les matins allumer mon feu et faire mon petit service. A son arrivée je lui dictais de mon lit mon travail de la nuit ; et cette pratique que j'ai longtemps suivie, m'a sauvé bien des oublis.

Quand ce discours fut fait, je le montrai à *Diderot* qui en fut content, et m'indiqua quelques corrections. Cependant cet ouvrage plein de chaleur et de force, manque absolument de logique et d'ordre : de tous ceux qui sont sortis de ma plume, c'est le plus faible de raisonnement, et le plus pauvre de nombre et d'harmonie ; mais avec quelque talent qu'on puisse être né, l'art d'écrire ne s'apprend pas tout d'un coup.

Je fis partir cette pièce sans en parler à personne autre , si ce n'est , je pense , à *Grimm* , avec lequel , depuis son entrée chez le comte de *Friese* , je commençais à vivre dans la plus grande intimité. Il avait un clavecin qui nous servait de point de réunion , et autour duquel je passais avec lui tous les momens que j'avais de libres , à chanter des airs italiens et des barcaroles sans trêve et sans relâche du matin au soir , ou plutôt du soir au matin ; et si-tôt qu'on ne me trouvait pas chez Mme. *Dupin* , on était sûr de me trouver chez M. *Grimm* , ou du moins avec lui , soit à la promenade , soit au spectacle. Je cessai d'aller à la comédie italienne où j'avais mes entrées , mais qu'il n'aimait pas , pour aller avec lui , en payant , à la comédie française dont il était passionné. Enfin un attrait si puissant me liait à ce jeune homme ; et j'en devins tellement inséparable , que la pauvre tante elle-même en était négligée , c'est-à-dire , que je la voyais moins ; car jamais un moment de ma vie mon attachement pour elle ne s'est affaibli.

Cette impossibilité de partager à mes inclinations le peu de temps que j'avais de libre , renouvela plus vivement que jamais le désir

que j'avais depuis long-temps de ne faire qu'un ménage avec *Thérèse* ; mais l'embarras de sa nombreuse famille , et sur-tout le défaut d'argent pour acheter des meubles , m'avait jusqu'alors retenu. L'occasion de faire un effort se présenta , et j'en profitai. M. de *Francheuil* et Mme. *Dupin* sentant bien que huit à neuf cents francs par an ne pouvaient me suffire , portèrent de leur propre mouvement mon honoraire annuel jusqu'à cinquante louis ; et de plus Mme. *Dupin* apprenant que je cherchais à me mettre dans mes meubles , m'aida de quelques secours pour cela : avec les meubles qu'avait déjà *Thérèse* , nous mîmes tout en commun ; et ayant loué un petit appartement à l'hôtel de La *guedoc* , rue de Grenelle-Saint-Honoré , chez de très-bonnes gens , nous nous y arrangeâmes comme nous pûmes , et nous y avons demeuré paisiblement et agréablement pendant sept ans , jusqu'à mon délogement pour l'Hermitage.

Le père de *Thérèse* était un vieux bon homme très-doux , qui craignait extrêmement sa femme , et qui lui avait donné pour cela le surnom de lieutenant criminel , que *Grimm* , par plaisanterie , transporta dans la suite à

La fille. Mme. le *Vasseur* ne manquait pas d'esprit, c'est-à-dire, d'adresse et d'airs du grand monde ; mais elle avait un patelinage mystérieux qui m'était insupportable, donnant d'assez mauvais conseils à sa fille, cherchant à la rendre dissimulée avec moi, et cajolant séparément mes amis aux dépens les uns des autres et aux miens ; du reste assez bonne mère, parce qu'elle trouvait son compte à l'être ; et couvrant les fautes de sa fille, parce qu'elle en profitait. Cette femme que je comblais d'attentions, de soins, de petits cadeaux, et dont j'avais extrêmement à cœur de me faire aimer, était, par l'impossibilité que j'éprouvais d'y parvenir, la seule cause de peine que j'eusse dans mon petit ménage ; et du reste, je puis dire avoir goûté durant ces six ou sept ans, le plus parfait bonheur domestique que la faiblesse humaine puisse comporter. Le cœur de ma *Thérèse* était celui d'un ange ; notre attachement croissait avec notre intimité, et nous sentions davantage de jour en jour combien nous étions faits l'un pour l'autre. Si nos plaisirs pouvaient se décrire, ils feraient rire par leur simplicité. Nos promenades tête-à-tête hors de la ville, où je dépensais magnifiquement huit ou dix

sols à quelques guinguettes ; nos petits soupés à la croisée de ma fenêtre , assis en vis-à-vis sur deux petites chaises posées sur une malle qui tenait la largeur de l'embrasure. Dans cette situation la fenêtre nous servait de table ; nous respirions l'air , nous pouvions voir les environs , les passans ; et , quoiqu'au quatrième étage , plonger dans la rue tout en mangeant.

Qui décrira , qui sentira les charmes de ces repas , composés pour tout mets d'un quartier de gros pain , de quelques cerises , d'un petit morceau de fromage et d'un demi-setier de vin que nous buvions à nous deux ? Amitié , confiance , intimité , douceur d'ame , que vos assaisonnemens sont délicieux ! Quelquefois nous restions là jusqu'à minuit sans y songer et sans nous douter de l'heure , si la vieille maman ne nous en eût avertis. Mais laissons ces détails qui paraîtront insipides ou risibles : je l'ai toujours dit et senti , la véritable jouissance ne se décrit point.

J'en eus à-peu-près dans le même-temps une plus grossière , la dernière de cette espèce que j'aie eu à me reprocher. J'ai dit que le ministre *Klupffell* était aimable ; mes liaisons avec lui n'étaient guère moins étroites

qu'avec *Grimm*, et devinrent aussi familières; ils mangeaient quelquefois chez moi. Ces repas, un peu plus que simples, étaient égayés par les fines et folles polissonneries de *Klupffell*, et par les plaisans germanismes de *Grimm*, qui n'était pas encore devenu puriste.

La sensualité ne présidait pas à nos petites orgies, mais la joie y suppléait, et nous nous trouvions si bien ensemble, que nous ne pouvions plus nous quitter. *Klupffell* avait mis dans ses meubles une petite fille qui ne laissait pas d'être à tout le monde, parce qu'il ne pouvait l'entretenir à lui seul. Un soir, en entrant au café, nous le trouvâmes qui en sortait pour aller souper avec elle. Nous le raillâmes; il s'en vengea galamment en nous mettant du même souper, et puis nous raillant à son tour. Cette pauvre créature me parut d'un assez bon naturel, très-douce et peu faite à son métier, auquel une sœur ère qu'elle avait avec elle, la stylait de son mieux. Les propos et le vin nous égayèrent au point que nous nous oubliâmes. Le bon *Klupffell* ne voulut pas faire ses honneurs à demi, et nous passâmes tous trois successivement dans la chambre voisine avec